

les chevaux à la voiture ; mais si vous m'en croyez, vous resterez à dormir la grasse matinée. Demain je vous mènerai dans ma cariole à Avranches, si vous tenez encore à votre projet d'entrer à la Trappe.

Les esprits sont faibles le matin, pendant le demi-sommeil. L'abbé ouvrit un œil, étendit les bras et dit qu'il voulait bien rester jusqu'à demain ; puis il se tourna sur le côté pour recommencer à dormir. On partit sans lui. Sur le coup de dix heures, Cordier descendit un peu honteux de sa faiblesse. L'hôtelière, qui avait mis un bonnet neuf, lui parut plus fraîche et plus jolie que la veille. Elle lui servit un excellent déjeuner et lui fit encore compagnie. Elle le mena ensuite promener dans son jardin, lui offrit des fleurs et fit mille choses pour lui être agréable qui le touchèrent de plus en plus. Il ne partit pas le lendemain, parce que l'hôtesse le pria d'attendre pour aller à Avranches jusqu'au samedi suivant, qui était jour de marché. Plusieurs jours s'écoulerent.

—Holà ! hé ! ma femme ! criaient-ils ; viendras-tu m'ouvrir tout à l'heure !

—Qu'est-ce que ce bruit ? demanda l'abbé en s'habillant à la hâte.

—C'est mon mari qui revient de voyage.

—Votre mari, quoi ! vous êtes mariée ?

Il n'y avaient pensé ni l'un ni l'autre.

Et sans être encore coupable, Cordier, qui se jugeait lui-même bien près de le devenir, se sentit frappé d'une terreur subite. Sans réfléchir, il se précipita vers la porte, où le mari, qui montait déjà l'escalier, rencontra l'abbé en manches de chemise. La contenance égarée du fugitif, son costume incomplet, inspirèrent de fâcheuses idées à l'aubergiste, qui tempêta.

Cordier se sauva ; l'hôtelier courut après en levant un gros bâton noueux qu'il tenait à la main. Heureusement l'abbé sut esquiver le coup en se baissant à propos. Il gagna la rue d'un bond et se sauva par les champs. Comme il croyait toujours avoir le mari et le bâton noueux à ses trousses, il joua des jambes pendant une demi-heure et ne s'arrêta qu'au milieu d'une forêt où il tomba, épuisé de fatigue, au pied d'un arbre.

Tout cela semblait un rêve à notre pauvre abbé, tant d'événement avait été brusque et surprenant. Il lui fallut cinq minutes de réflexion pour bien comprendre ce qui lui arrivait et mesurer l'étendue de son infortune.

—Quelle aventure ! s'écriait-il enfin. Passer ainsi du suprême bonheur à la plus affreuse position ! être perdu dans les bois, sans habit, et n'avoir pas mis hier au soir ma bourse dans la poche de ma culotte ! O désespoir ! Il y a de quoi se prendre !

Il se serait pendu en effet à quelque branche, s'il eût tenu une corde ; mais n'ayant pas le nécessaire pour se tuer, il se mit à chercher quelque chaumière où l'on voudrait bien lui donner un morceau de pain pour déjeuner.

Cordier, qui ne connaissait pas les chemins et n'osait pas retourner du côté de Mortain, s'égarait dans la forêt. Il trouva enfin des bûcherons qui travaillaient, et leur demanda s'il n'y avait pas près de là quelque habitation. Ces bons gens lui indiquèrent une forge qui n'était pas loin. Il y alla aussitôt, dirigé par le bruit que faisaient les ouvriers. À côté de la forge était une jolie maison, située au plus épais du bois et entourée d'un jardin bien entretenu. La porte en était ouverte. L'abbé, poussé par la faim, entra sans hésiter. Les bûcherons lui avaient appris que le maître de forges s'appelait M. Durand et que c'était un excellent homme. Il demanda donc

—Monsieur, lui dit l'abbé, je viens de Paris pour me faire trappiste à Avranches, et je me suis égaré dans le bois. Avez-vous la bonté de me faire donner un peu de pain et de m'indiquer la route qu'il faut suivre pour aller au couvent de la Trappe ?

M. Durand reconnut toute de suite qu'il n'avait pas affaire à un mendiant.

—Bien volontiers, mon garçon, répondit-il. Un morceau de pain ! cela ne se refuse pas. Je vous offrirai davantage : on va sonner le déjeuner ; je vais dire qu'on vous mette un couvert à ma table. Vous avez là une drôle d'envie, de vous faire trappiste. Est-ce par vocation ou par suite de quelque chagrin ?

—C'est parce que je suis malheureux.

—Bah ! le diable n'est pas toujours attaché à la peau des gens. Laissez là votre idée de la Trappe. Voulez-vous travailler dans mes forges.

—Nous verrons cela, Monsieur ; donnez-moi le temps de réfléchir.

—Oui, nous allons en causer. Venez, que je vous prête une veste. Il ne faut pas que vous soyez en manches de chemise pour déjeuner avec ma femme et ma fille.

M. Durand avait un fils en voyage. Il prit dans les habits de ce fils une vieille veste de campagne, qui se trouva parfaitement à la taille de Cordier. Le déjeuner étant prêt, notre abbé fut conduit dans la salle à manger, et il prit place entre madame Durand et mademoiselle Charlotte sa fille, qui avait dix-huit ans et qui était jolie. Il mangea bien, plaisanta de bonne grâce sur son appétit dévorant, fit rire les dames, et raconta son histoire, sans parler cette fois de ses amours. M. Durand et sa famille ne voyaient personne ; ils s'amuserent des discours de notre abbé. Au dessert, le maître de forges, qui était un grand buveur, excita son hôte à lui tenir tête. L'abbé but un peu d'eau-de-vie par complaisance